

Le temps

Note sur la question du temps chez Merleau-Ponty

Pascal Dupond

Philopsis : Revue numérique

<http://www.philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez *citer* librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty cherche à penser une articulation entre le concept de subjectivité qui se construit au fil des analyses de l'être au monde perceptif et le concept de temps qui s'est élaboré à travers Kant, Husserl et Heidegger. De cette situation résulte une tension initiale : alors que le temps a été le plus souvent compris, et en particulier chez ces trois philosophes, comme une dimension de la subjectivité ou de la vie de l'esprit, la pensée du temps, dans l'ouvrage de 1945 se porte d'emblée, comme l'exige la perception, vers l'écart et la suture du Soi et du monde, du temps naturel et du temps historique. Remontant ainsi jusqu'au cœur du débat entre le temps « cosmique » d'Aristote et le temps de l'âme de St Augustin, Merleau-Ponty cherche à comprendre pourquoi on doit dire ensemble que « le monde [...] est le noyau du temps » (PP 383) et que « la subjectivité est le temps lui-même » (PP 278). Le temps n'est pas une chose, une substance fluente comme une rivière, le temps est inséparable du sujet ; et pourtant « on dit qu'il y a un temps comme il y a un jet d'eau » (PP 482) ; si cette image fait sens, si elle met bien sur la voie d'une pensée juste du temps, comme le pense Merleau-Ponty, elle souligne, en faisant du temps une forme dynamique, une poussée continue dans l'être, que le temps est le style du phénomène du monde, la forme constante de son apparaître et se tient donc à la jointure du monde et de la perception.

C'est pourquoi, dans son livre de 1945, Merleau-Ponty montre qu'une conception réaliste ou, à l'inverse, idéaliste, du temps est fautive, parce

qu'elle considère le temps unilatéralement en oblitérant l'une ou à l'autre des deux polarités impliquées dans son essence, celle du sujet, pour le réalisme, celle du monde pour l'idéalisme. Il s'agit donc de corriger cette unilatéralité, de rappeler au réalisme et à l'idéalisme ce qu'ils ont oublié, tout en pensant leur part respective de vérité.

Dans une conception réaliste ou mondaine du temps, le temps est une sorte de « substance fluente » (PP 470), un « processus réel » (ayant lieu dans le monde ou dans le tissu des faits psychiques), « une succession effective que je me bornerais à enregistrer » ou bien une représentation abstraite de cette succession. Un tel concept du temps est impossible : capté dans une ontologie de l'être objectif, le temps se dérobe par excès d'être ou de positivité. Kant a fait justice de ce réalisme ; dans la conception qu'il lui substitue, subjective-transcendantale, le temps devient une forme de la réceptivité qui, à travers les synthèses de l'activité catégoriale, devient une condition de l'objectivité du phénomène. Cette compréhension du temps est plus juste que la première : le temps a besoin d'une synthèse (PP 319) ; mais la conception kantienne de la synthèse est intenable : elle fait du temps un temps « achevé », elle fait de l'instance qui opère la synthèse une instance étrangère au temps, « une conscience thétique du temps qui le domine et l'embrasse », et une telle conscience « détruit le phénomène du temps » (PP 475).

Si ces deux vues du temps sont fausses, leur opposition même a du sens : le temps appartient indivisiblement au monde et à la subjectivité.

Ce qui peut être retrouvé, sous le temps mondain du réalisme, à travers, il est vrai, une profonde réinterprétation, c'est le « temps naturel » (PP 399). Ce temps est « celui de la nature avec laquelle nous coexistons » (PP 517) et « celui de nos fonctions corporelles qui sont cycliques comme lui » (Id.), C'est un « temps généralisé » (PP 516) qui est « le recommencement perpétuel de la consécution passé, présent, avenir » ; c'est aussi un temps nivelé et un temps dispersé (PP 399) accompagnant la généralité de la vie perceptive, un temps qui réapparaît quand l'existence s'effondre. Merleau-Ponty voit un tel effondrement se produire dans la psychose : « il n'arrive plus rien, rien ne prend sens et forme dans <la> vie <du schizophrène> ou plus exactement il n'arrive que des "maintenant" toujours semblables, la vie reflue sur elle-même et l'histoire se dissout dans le temps naturel »¹ (PP 192 ; voir aussi PP 327 : « si le monde se pulvérise

¹ Pour des analyses plus détaillées sur l'altération de la structure temporelle dans la psychose, on peut se reporter aux travaux de L. Binswanger, en particulier *Mélancolie et manie* (PUF). Binswanger comprend la mélancolie comme une altération de la trame des actes intentionnels où se nouent les trois ek-tases de la temporalité, avec pour résultat « le relâchement de cette trame et la première apparition de "régions défectueuses" en elle ». La défaillance en question consiste en une altération de la rétention par absorption en elle des moments protensifs, et en une altération corrélative de la protention qui, ayant abandonné à la rétention tout contenu concret, se réduit à une enveloppe vide. En d'autres termes, dans la mélancolie, le champ du possible n'est plus ouvert « projectivement », c'est-à-dire en direction de l'avenir, il est « retrojeté » dans le passé, là où il n'y a plus de

ou se disloque, c'est parce que le corps propre a cessé d'être corps connaissant, d'envelopper tous les objets en une prise unique et cette dégradation du corps en organisme doit être elle-même rapportée à l'affaissement du temps qui ne se lève plus vers un avenir et retombe sur lui-même »).

Ce temps naturel, précise Merleau-Ponty, n'est pas « un temps des choses sans subjectivité » (Id.), puisqu'il n'y a pas à la rigueur de temps dans les choses, qui sont « dans une sorte de préexistence et de survivance éternelles » (PP 474) et que le temps « a besoin d'une synthèse » (PP 475). Néanmoins de ce temps, la subjectivité n'est pas l'origine : « Il est visible, en effet, que je ne suis pas l'auteur du temps, pas plus que des battements de mon cœur, ce n'est pas moi qui prends l'initiative de la temporalisation... » (PP 488), il « fonctionne tout seul » (PP 389), il « repose sur lui-même » (PP 517), il est seulement « ébauche naturelle d'une subjectivité » (PP 518).

Ce qui peut, symétriquement, être retrouvé, sous le temps « achevé » de l'idéalisme transcendantal, c'est l'idée d'une « cohésion de vie » ou même l'idée ou le rêve d'un « naturant éternel » (Id.) et d'une « éternité de vie » (PP 475), où « chaque présent réaffirme la présence de tout le passé et anticipe celle de tout l'avenir » (PP 431), où « être à présent, c'est être de toujours et être à jamais » (PP 483). Ce qui s'exprime donc à travers le « temps achevé » de l'idéalisme, c'est le temps de la raison ou de la vérité : le pouvoir de produire du vrai ou un « acquis pour toujours » par le travail d'expression se prépare dans le temps qui « nous en offre le premier modèle » (PP 450), car « le temps véritable » « maintient tout » (PP 451), il est la dimension où chaque événement reçoit « une place inaliénable » (PP 450) : « ce que nous avons vécu est et demeure perpétuellement pour nous, le vieillard touche à son enfance. Chaque présent qui se produit s'enfonce dans le temps et prétend à l'éternité » (Id.).

Le temps naturel fonde le temps historique comme le temps historique fonde le temps naturel : leur relation est celle qu'énonce le concept husserlien de *Fundierung*.

Le temps naturel fonde le temps historique, au sens où il en est le sol ineffaçable : en un être qui est né, la nature est toujours « visible au centre de la subjectivité » (PP 398) comme la vie anonyme d'un moi naturel, comme un fond à jamais irréfléchi ou comme « un passé originel, un passé qui n'a jamais été présent » (PP 280) ; pour chacun, ce temps naturel « demeure au centre de son histoire » (PP 399), il en est la toile de fond, qui peut toujours de nouveau transparaître lorsque le mouvement de l'existence perd son énergie (PP 192, 327).

Le temps historique fonde le temps naturel au sens où il est condition de son apparaître : « le temps objectif qui s'écoule et existe partie par partie ne serait pas même soupçonné s'il n'était enveloppé dans un temps historique

possibilité, c'est-à-dire qu'il devient une possibilité morte ; et « la protention devient de ce fait autonome dans la mesure où elle n'a plus de "à propos de quoi", plus rien qui lui resterait à "produire", si ce n'est l'objectivité temporelle du vide "à venir" ou du vide "en tant qu'avenir" ».

qui se projette du présent vivant vers un passé et vers un avenir » (PP 384). La série des *maintenant* du temps nivelé et objectivé, la dispersion temporelle des figures de l'« existence malheureuse » ne sont que des limites du temps historique.

Cette fondation croisée explique le rôle que Merleau-Ponty donne à la perception dans sa compréhension du temps : la perception marque le virage du temps naturel au temps historique, elle est déjà dans l'ordre de l'histoire et pourtant encore dans l'ordre de la nature, sa temporalité est, comme le dit parfois Merleau-Ponty, celle d'une préhistoire : « plutôt qu'elle n'est une histoire véritable, la perception atteste et renouvelle en nous une 'préhistoire' » (PP 277 et 293). Elle fait apparaître, en arrière d'elle, dans le sens de la multiplicité, une temporalité de l'ordre vital ou de l'ordre physique et en avant d'elle, dans le sens de l'unité, une temporalité du monde historique et de la vérité. C'est donc dans la perception que peut apparaître l'essence du temps.

Dans la mesure où elle relève du temps naturel, la subjectivité est naturée. Dans la mesure où elle relève du temps historique, la subjectivité est naturante. Seule la perception et la temporalité de la perception peuvent faire comprendre que le sujet soit à la fois naturant et naturé : « sur le plan de l'être, jamais on ne comprendra que le sujet soit à la fois naturant et naturé, infini et fini. Mais si nous retrouvons le temps sous le sujet et si nous rattachons au paradoxe du temps, ceux du corps, du monde, de la chose et d'autrui, nous comprendrons qu'il n'y a rien à comprendre au delà » (PP 419). Rapportés au temps, sujet naturant et sujet naturé ne font plus antithèse : « l'alternative du naturé et du naturant se transforme donc en une dialectique du temps constitué et du temps constituant » (PP 278).

Cette dialectique peut être pensée, à partir de Husserl, en termes de « synthèse passive », « un mot, précise Merleau-Ponty qui n'est évidemment pas une solution, mais un index pour désigner un problème » (PP 479). Ce que cette formule énonce, dans sa tension interne, c'est le lien d'un agir et d'une passivité.

Le tissu du temps relève d'un agir ou d'une effectuation dans la mesure où le temps est synthèse : dès la perception, mon corps « noue ensemble un présent, un passé, un avenir. Il sécrète du temps [...] Mon corps prend possession du temps, il fait exister un passé et un avenir pour un présent, il n'est pas une chose, il fait le temps au lieu de le subir » (PP 277) ; « le passage du présent à un autre présent, je ne le pense pas, je n'en suis pas le spectateur, je l'effectue, je suis déjà au présent comme mon geste à son but, je suis moi-même le temps, un temps qui 'demeure' et ne 's'écoule' ni ne 'change' comme Kant l'a dit dans quelques textes » (PP 481-482). Quand on met l'accent sur ce qui, du temps, relève de l'agir ou de la synthèse, on retrouve le vrai de la position kantienne : si le sujet est le temps, il n'est pas soumis au temps comme une chose intra-temporelle.

Mais le tissu du temps ne se réduit pas à cette effectuation. Il relève aussi d'une passivité. Merleau-Ponty précise en effet que « la prise que <le regard> nous donne sur un segment du temps, la synthèse qu'il effectue sont

elles-mêmes des phénomènes temporels, s'écoulent et ne peuvent subsister que ressaisies dans un nouvel acte lui-même temporel » (PP 277) ; la perception « ne fait pas actuellement la synthèse de son objet, non qu'elle le reçoive passivement, mais parce que l'unité de l'objet apparaît par le temps et que le temps s'échappe à mesure qu'il se ressaisit » (PP 278).

Ce lien de l'actif et du passif se donne à penser dans des formes verbales réfléchies : « ce qui est pour nous premier et immédiat, c'est un flux qui ne s'éparpille pas comme un liquide, qui, au sens actif, s'écoule et ne peut donc le faire sans savoir qu'il le fait, et sans se recueillir dans le même acte par lequel il s'écoule » (PP 319-320, note) ; le temps se temporalise dans un procès d'autoconstitution (PP 278) qui est la naissance à soi du sujet percevant. Dans ce temps qui « fonctionne tout seul », une synthèse se fait, se défait, se refait et le temps est l'opérateur de cette synthèse qui est passive dans la mesure où elle ne relève pas d'une intentionnalité d'acte ou d'un *je pense*. La temporalisation du temps a lieu à *même* la perception, plutôt que *par* la perception : les rétentions et les protensions « ne partent pas d'un Je central, mais en quelque sorte de mon champ perceptif lui-même qui traîne après lui son horizon de rétentions et de protensions » (PP 476). La relation entre le temps et la perception est circulaire : la perception fait virer le temps naturel en temps historique, elle phénoménalise le temps ou le fait apparaître à lui-même, mais elle naît aussi bien à soi dans ce virage du temps naturel au temps historique. Le temps naturel où les événements se poussent l'un l'autre dans l'être est le sol du temps préhistorique de la perception qui est lui-même le sol du temps de l'histoire et de la vérité. A l'étage médian de la perception, le temps entre dans la conscience de soi ou devient subjectivité. Et la manière d'être du temps n'est-elle nulle part plus visible que dans la temporalisation perceptive, en ce lieu où se creuse une intériorité et où le temps devient conscience de soi. Car, tout en s'établissant déjà dans l'existence historique par la synthèse du passé, du présent et de l'avenir, la temporalisation perceptive met aussi en œuvre un passé immémorial, c'est-à-dire un temps d'avant le temps, qui se perd dans les profondeurs de la nature. On dira ainsi que le temps *se* constitue en temps conscient de soi ou en subjectivité dans la perception ou que la perception fait virer le temps naturel en temps historique.

Ce lien du passif et de l'actif fait aussi comprendre les deux versants de l'essence du temps : naturant et naturé.

Le temps est naturant dans la mesure où il est l'unité d'une seule et même *effectuation*, dans la présence au passé et à l'avenir (PP 476 : « pour le garder [le passé], il faut que je *tende* la main à travers une mince couche de temps » ; PP 481 : « un passé et un avenir jaillissent quand je *m'étends* vers eux ») et dans la présence au présent (PP 416 : « le présent, c'est en un sens l'entourage *avec lequel je compte* et sur lequel je *prends appui*², uni, sans aucune discontinuité, à son horizon protensionnel et rétentionnel »). Et le sujet est naturant au sens où il est « une seule poussée » (PP 483), « le mouvement d'une vie qui se déploie » (PP 484), où il « fait le temps au lieu

² Je souligne

de le subir » et ainsi s'annonce comme un « naturant éternel » ou esquisse une « éternité de vie » : « être à présent, c'est être de toujours et être à jamais ».

Le temps est naturé - en un premier sens - parce que la synthèse temporelle, à même son effectuation, comme le revers de cette effectuation, se « distend » jusqu'à se perdre dans le lointain indistinct du passé ou de l'avenir. Le sujet qui fait ou effectue le temps, loin de le transcender, est, dans sa cohésion même, *distensio animi*, ek-stase, il est comme déchiré ou dispersé par sa propre ouverture au passé et à l'avenir. Naturant et naturé sont inséparables, comme avers et revers : « la 'cohésion d'une vie' est donnée avec son ek-stase (PP 481). Selon la formule de Paul Ricœur commentant St Augustin, plus le sujet se fait *intentio*, plus il souffre *distensio*.

Le temps est naturé - en un second sens - parce que la *distensio* n'est pas seulement le revers de l'*intentio* : elle est produite, dans le sujet même qui en est l'effectuation, par l'événement du temps, par ce qui, de cet événement, excède toute effectuation (ou le revers de cette effectuation dans la passivité). Cet excès de l'événement du temps sur son effectuation, c'est le flux ou l'écoulement de la synthèse temporelle, le changement (PP 476 : « A chaque moment *qui vient*, le moment précédent subit une modification » - « C'est bien lui [le passé], et j'ai le pouvoir de le rejoindre tel qu'il vient d'être, je ne suis pas coupé de lui, mais enfin il ne serait pas passé si rien n'avait *changé...* »³), le passage du temps (PP 484 : « Ce qui ne passe pas dans le temps, c'est le passage même du temps »), le recommencement, le rythme cyclique du temps. Dès lors, même si, dans le jaillissement du nouveau présent, et en vertu de la synthèse temporelle, « c'est d'un seul mouvement que d'un bout à l'autre le temps se met à bouger » (PP 479), cette « secousse » qui fait bouger le temps en totalité n'est identifiable ni à l'*intentio* qui se tend vers le passé et l'avenir, ni à la *distensio* qui en est le revers dans la passivité : je ne suis pas l'auteur du temps, le temps fuse à travers moi, le temps est l'événement originaire.

Pour résumer, on dira que le sujet percevant est naturant en raison de la solidarité des ek-stases du temps (esquisse d'une éternité de vie), et naturé en raison de cette déhiscence, cette blessure⁴, que la secousse du temps ouvre toujours de nouveau en lui, qu'il 'reprend', certes, et qu'il métamorphose en *effectuant* le passage d'un présent à un nouveau présent, mais sans que la reprise, l'effectuation, recouvrent jamais exactement la déhiscence. Cette déhiscence, cette blessure pourraient être comprises comme l'insistance du temps naturel qui transparaît toujours sous le temps historique, comme l'acteur qui se fatigue transparaît sous le personnage. C'est la nature qui

³ Je souligne

⁴ PP 100 : « Chaque présent peut prétendre à fixer notre vie, c'est là ce qui le définit comme présent. En tant qu'il se donne pour la totalité de l'être et qu'il remplit un instant la conscience, nous ne nous en dégageons jamais tout à fait, le temps ne se ferme jamais tout à fait sur lui et il demeure comme une blessure par où notre force s'écoule ».

ouvre à *travers* le sujet percevant l'ordre du temps, même si, remis à soi à la faveur de cette ouverture, il y déploie l'autonomie d'une vie historique.

La subjectivité serait donc l'écart et le franchissement de l'écart entre le temps de la nature et le temps de l'histoire. S'établissant dans le temps de l'histoire, le sujet tend vers une « cohésion de la vie », une possession de soi, il attribue au passé un sens défini dont l'avenir serait l'accomplissement. Mais la dispersion temporelle n'est jamais transcendée par la synthèse historique. Une synthèse achevée est impossible. La possession de soi est toujours différée, la prise sur le passé et l'avenir est glissante. « La transcendance des moments du temps fonde et compromet la rationalité de mon histoire » (*PP* 398-399) en me proposant à travers la synthèse temporelle l'unité d'une vie, tout en défaisant cette synthèse à même le jaillissement du présent. Car « le temps naturel est toujours là » (*Id.*).

Ce refus d'une pure idéalité du temps se confirme dans les notes de la fin des années 50. Le souci de Merleau-Ponty est alors d'affranchir la question du temps de la philosophie de la conscience ou de la subjectivité : dans les *Leçons sur le temps*, « toute l'analyse husserlienne est bloquée par le cadre des *actes* que lui impose la philosophie de la *conscience*. Il faut reprendre et développer l'intentionnalité *fungierende* [opérante] ou latente, qui est l'intentionnalité intérieure à l'être. Cela n'est pas compatible avec la « phénoménologie », c'est-à-dire avec une ontologie qui assujettit tout ce qui n'est pas rien à se *présenter* à la conscience à travers des *Abschattungen* [esquisses] et comme dérivant d'une donation originaire qui est un acte, i.e. un *Erlebnis* [vécu] parmi d'autres [...] Il faut prendre comme premier, non la conscience et son *Ablaufphänomen* [phénomène d'écoulement] avec ses fils intentionnels distincts, mais le tourbillon que cet *Ablaufphänomen* schématise, le tourbillon spatialisant-temporalisant (qui est chair et non conscience en face d'un noème » (*VI* 297-298) – « C'est vraiment l'être qui se temporalise et non moi qui surajoute le temps à l'être comme condition de sa *Gegenständigkeit* [objectivité] » (*MBN* VIII-2, 182). Et Merleau-Ponty retrouve, après les dures critiques que lui adressait le livre de 1945, le concept bergsonien du temps : « Temps et être / Bergson / Montrer la valeur des « images » comme exprimant l'être *von Selbst* [par soi] [...] Ceci montre le contact bergsonien avec l'Être - Ceci donne le sens profond de la réhabilitation du temps, de l'identification Être-temps chez Bergson » (*MBN* VIII-2, 259) ; et chez Whitehead, Merleau-Ponty cherche un chemin pour échapper à « la tradition constante en philosophie depuis St Augustin » (*Nat* 163), celle qui fait de la matière une *mens momentanea* et fait refluer le temps du côté du sujet : « il y a un passage naturel du temps, la pulsation du temps n'est pas une pulsation du sujet, mais de la Nature, elle nous traverse, nous, esprits » (*Nat* 162).